PUBLICATIONS REÇUES.

Mélusine, mai-juin, 1892.

Transactions of the Canadian Institute, April, 1892. Toronto.

Annual Archæological Report and Canadian Institute (session 1891). Toronto.

An Appeal to the Canadian Institute. By Sandford Fleming. Toronto.

Karl W. Hierseman, Catalog 102 Leipzig. 1892.

Asociacion rural del Uruguay. Mayo 15 de 1892.

Le Portugal. 1ère Partie. Langue et Littérature. Karl Hiersemann. Catalogue 95.

Le Bibliophile américain. Catalogue de livres, cartes et documents. Bulletin trimestriel No. 9. Librairie Ch. Chadenat, 17 quai des Grands-Augustins. Paris.

Americana. Bulletin du Bouquiniste américain et colonial. E. Duffossé, 27 rue Guénégaud. Paris.

Revue des Sciences Naturelles Appliquées. Société Nationale d'Acclimatation, 20 mai 1892. Paris.

L'Observateur Louisianais, No. 6.

Nouvelles publications. Armand Colin et Cie, 5, rue Mézières, Paris.

Livraison 5ème. 4e SÉRIE. Tome 3.

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er SEPTEMBRE 1892.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athênée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme C. CIOR,** 94 rue Royale.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1892.

Considérant que le choix du sujet laissé à chaque concurrent, n'a pas produit les résultats qu'on en espérait, l'Athénée décide de revenir à l'ancien système. M. le Président invite chacun des membres présents à proposer un sujet qui devra être traité *par les concurrents des deux sexes.*

Le sujet suivant réunissant la majorité des suffrages, est adopté:

De la part prise par les Créoles dans les événements historiques de la Louisiane.

PROGRAMME.

L'étendue de temps fixée pour le concours est de sept mois, du 15 juillet 1892 au 16 février 1893.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 16 février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes*; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité la médaille pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée,

La présentation de la médaille se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaitre sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

L'Athénée décide qu'un prix consistant en une médaille d'or sera offert aux institutrices des deux Ecoles Publiques Supérieures, où l'enseignement du français fait partie du programme des études, ainsi qu'à celle de l'Union Française, pour être décerné à chacune des élèves de ces institutions, qui, d'après la déclaration de sa maîtresse, aura le plus mérité cette récompense par son application à l'étude du français.

Le secrétaire perpétuel.

Alfred Mercier.

Nouvelle-Orléans, 1er Septembre 1892.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

HÉNOCH JÉDÉSIAS.

RÉCIT ADRESSÉ PAR BENJAMIN PATRICK DE BOSTON

À SON AMI ALFRED MERCIER DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

VIII.

(*Suite.*)

Je prévoyais ce qui allait arriver. Je n'attendis pas longtemps. En effet, un bruit sourd parvint bientôt jusqu'à moi ; il se répéta trois fois. Je ne pouvais pas en

douter, c'était Jédésias qui remontait. Je fis quelques pas dans la direction du palier, pour aller à sa rencontre. La porte s'ouvrit. A l'aspect de la figure qui s'offrit à moi, je fis un bond en arrière; un mouvement instinctif, que je n'eus pas le temps de réprimer, fit que je me trouvai avec un pistolet armé à la main. Le désespoir et la fureur avaient tellement bouleversé les traits de Jédésias, que je crus d'abord me trouver en face d'une autre personne. La petite lanterne tremblait dans sa main qui la pressait avec une force convulsive; il semblait grandir comme un spectre fantasmagorique. Ses dents claquaient; son corps saisi d'un frisson nerveux, secouait ses vêtements, et ses cheveux rejetés en arrière frémissaient comme les feuilles du pin que le vent agite. En un instant la chambre fut pleine de cris, de lamentations et de blasphêmes.

— Le misérable! disait-il, le bourreau! il a volé Rébecca! Rébecca, mon enfant chérie, mon bijou, mon diamant! Quel malheur! quel affreux malheur! J'aurais mieux aimé que le scélérat m'eût crevé un œil. Moi, je n'ai ni père, ni mère, ni enfants; je n'aime personne, je n'aime rien, je déteste les hommes et leurs frivoles plaisirs. Rébecca était ma fille à moi! c'était ma vie. Et il me l'a prise, cet infâme voleur. Il n'y a donc plus de lois, plus de police dans cet abominable pays? Est-ce que nous ne payons pas des taxes exorbitantes pour avoir des gardes de nuit? Des gardes! ils s'entendent avec les voleurs. Je n'ai pas mis mon or dans les banques, je n'ai pas de commis, de caissier, de payeur, et pourtant je suis volé, pillé sans pitié. Mais c'est une horreur. Encore s'il m'avait pris Bethsabé, ou Esther, ou même la grosse Débora! Non, il vole tout justement Rébecca. Rébecca perdue pour toujours! Est-il possible! ... Monsieur Patrick, comprenez le coup qui me frappe.

J'ai été jeune, mon cœur n'a pas toujours été aride comme le mont Sinaï. En ce temps-là je gagnai cinquante onces d'or; je les gagnai noblement. C'était le plus pur de mon sang, la substance de mon être; car j'avais conquis cette somme en faisant passer, dans un volume de cantiques semblable aux poésies sacrées de la Bible, les rêves qui remplissaient alors mon imagination. Ne souriez pas ainsi; croyez-moi, ce que je dis est la vérité. J'avais composé mes hymnes dans la patrie de mes aïeux. J'etais allé comme Néhémias, fils de Helchias, m'asseoir près des murs de Jérusalem, et je déplorais, dans un chant inspiré par l'aspect de la désolation et de la solitude, la gloire passée de la Ville Sainte. Mais ne souriez donc pas ainsi; tout ceci est vrai. Vous en doutez? pourquoi? vous ne savez pas mon histoire mieux que moi, j'imagine.

—Peut-être!

—Allons! ce n'est pas le moment de plaisanter, continua Jédésias en haussant les épaules. J'avais fait construire une petite arche en fer, où je déposai mes cinquante onces comme un trésor inviolable; je la plaçai parmi les autres pièces d'or que contenait Rébecca, comme une reine au milieu de sa cour. Mais je ne sais où j'ai la tête! je vous parle de Rébecca comme si vous saviez ce que c'est. Rébecca était....

—Je le sais, dis-je en interrompant Jédésias, j'ai fait connaissance avec elle.

—Vous avez donc vu le voleur l'emporter? et vous n'avez pas tué le ravisseur sur place? s'écria l'Israëlite.

—Cessez de vous désoler, répondis-je; Rébecca n'est pas perdue sans retour. J'ai vu le voleur, je sais où il demeure, je connais son nom. Ce n'est pas tout; écoutez la bonne nouvelle jusqu'au bout. Je puis vous indiquer l'endroit où le voleur dépose les trésors qu'il

vous ravit; ceux-ci n'ont fait que changer de place, et sont parfaitement intacts.

Jédésias eût voulu parler, ou tout au moins jeter un cri; mais sa voix expira sur le bord de ses lèvres. Il s'appuya contre la cheminée; sa joie était si grande qu'elle l'écrasait sous son poids. Je poursuivis:

—Oui, il est en mon pouvoir de vous faire rentrer en possession de vos quatre-vingt-trois mille six cent quarante onces. J'ai même l'intention de le faire, mais à une condition. Il y a quelque temps je vous demandais vingt mille piastres en échange de l'aide que je vous prêterais pour découvrir le voleur. Le succès a dépassé mon attente. Non seulement je tiens le secret du voleur, mais je puis remettre en vos mains ce qu'il vous a pris. Circonstance extrêmement rare! car ordinairement ce que l'on vole, on ne le garde pas. Pensez-y! je suis maître de vos quatre-vingt-trois mille six cent quarante onces. Que dis-je? ne suis-je pas maître souverain de toute votre fortune? Je n'ai qu'à me taire, vous perdez ce qui vous reste. Vous voilà donc à ma merci; c'est à moi de poser des conditions.

Si j'avais des millions comme vous, Jédésias, je chercherais à en faire un noble usage. Je ne ferais pas de donations pieuses, soyez-en sûr; je n'aimerais pas à donner mon argent à qui n'en a pas besoin. Mais j'irais chercher, dans les rangs obscurs de la société, ces jeunes hommes et ces jeunes filles dont l'âme est disposée au bien, je les doterais en leur disant: "Soyez heureux, et n'oubliez jamais que vous ne l'avez pas toujours été. Que chacun de vous et que chacun de vos enfants après vous se considère obligé, par un devoir sacré et inviolable, à secourir au moins un malheureux." Tel est, selon moi, le devoir de tout être humain qui est au-dessus du besoin. Plus la fortune augmente, plus l'obligation de

secourir ses semblables se multiplie. Mais hélas! je sais que l'esprit de charité suit une progression inverse; plus on monte dans le chemin de la prospérité, plus on devient égoïste. La société ressemble aux hautes montagnes; la chaleur est en bas, la glace au sommet. Si le millionnaire qui vit au milieu du faste, est coupable de ne pas se rappeler que la fortune impose des devoirs envers ceux qui souffrent, combien ne l'êtes-vous pas davantage, vous, Jédésias, qui ne vivez pas dans le tourbillon du monde? Il vous faut moins qu'à tout autre pour vivre, et vous couvez des yeux une fortune qui suffirait à la subsistance de milliers de familles. La nature de vos affaires vous met souvent en contact avec des malheureux; mais, loin de les secourir, vous pressurez leur misère, et avec leur dernière piastre, vous leur ôtez leur dernière espérance. Bref, je suis maître d'une partie de cette fortune dont vous faites un si déplorable usage; d'un mot je puis la faire reparaître. D'un mot encore je puis mettre un terme à ces pillages nocturnes, qui se pratiquent avec tant d'art et de mystère qu'ils ont défié toutes les ressources de votre esprit. Pour vous c'est la vie ou la mort que je tiens dans ma main. Songez-y bien! c'est tout ou rien: c'est-à-dire c'est une fortune colossale de sauvée, ou c'est une ruine complète. Or, puisque je dispose d'une manière absolue de toute votre fortune, je serais bien criminel à mes propres yeux, si je n'en faisais pas un meilleur emploi que vous. C'est pourquoi je veux mettre un prix à ma révélation. Résignez-vous donc d'avance au sacrifice, si toutefois la condition que je me promets de vous imposer en est un....

L'avare ne me laissa pas achever. Depuis un moment sa poitrine se soulevait comme la mer quand un volcan sous-marin s'apprête à éclater. Tout-à-coup il se précipite sur moi, me saisit de ses doigts osseux:

—Assassin ! bandit ! s'écrie-t-il, c'était donc toi ! je te tiens enfin. Mon or ! rends-moi mon or. Où est-il ?

—Lâchez-moi ! lui dis-je, vous êtes un insensé.

—Le requin lâcherait plutôt sa proie. Mon or ! te dis-je, où est-il ?

—Revenez à vous, Monsieur, et songez qui je suis ; c'est moi, Benjamin Patrick.

—Patrick le voleur, je le tiens.

—Pour la dernière fois, Jédésias, desserrez vos ongles de harpie, et reprenez votre bon sens. M'entendez-vous, morbleu ? Si vous persistez....

—Je ne te lâcherai pas tant que tu ne m'auras pas montré la place où tu as mis mon or, hurla Jédésias. Ah ! c'était donc là que tu voulais en venir. Tu as dérobé une partie de mes trésors, et maintenant tu dis : —Donnez-moi le reste de bonne grâce.

—Décidément, Jédésias, vous déraisonnez ; allons ! lâchez-moi....

—Tu ne veux pas m'avouer où est mon or ? je ferai sortir l'aveu de ton gosier, malgré toi.

En même temps qu'il prononçait ces dernières paroles, le vieil usurier me saisit au cou. Ses dix doigts contractés avec l'énergie du désespoir, comprimèrent mes artères avec la force qu'une bête féroce eût mise à étrangler sa proie. Tout disparut à mes yeux, puis les ténèbres se remplirent d'un tourbillon d'étincelles, et mes oreilles tintèrent. Cependant, je ne perdis pas connaissance ; je ramaissai toute ma force, et j'allongeai un coup de poing dans la poitrine de l'avare. Ses doigts se détendirent, il poussa un gémissement et tomba par terre comme un bloc de marbre.

Dès que je vis l'avare étendu par terre, ma colère se dissipa, et je me hâtai de lui rendre les sens. J'allai tremper mon mouchoir dans l'eau de sa cruche ; j'hu-

mectai son front et ses tempes. Il revint peu-à-peu à lui ; je lui pris la main pour l'aider à se lever, et quand il fut en état de m'entendre, je lui dis :

—C'est votre faute. Vous avez poussé la sottise jusqu'à m'accuser d'être un voleur, quand une minute de réflexion eût suffi pour vous rappeler à la raison ; vous m'êtes sauté au cou comme une panthère, et force m'a été de me défendre. Ne recommencez pas la lutte ; vous avez conservé beaucoup de vigueur, mais j'en ai plus que vous. Prenez garde ! tout ce qui pourrait résulter pour vous d'une nouvelle agression, ce serait de recevoir de bons coups de poing et de perdre votre fortune. Si vous lassez ma patience, je ne vous découvre pas l'endroit où le produit des vols est caché, et si vous oubliez qu'après tout je suis un homme complaisant qui ne veut pas vous abandonner entièrement à votre sort, j'oublie à mon tour votre âge et vos cheveux blancs, et je vous rends horion pour horion. Ainsi, tenez-vous pour averti.

Cet exorde produisit un effet salutaire. Jédésias dépouilla son air menaçant, et me dit d'une voix résignée:

—Parlez, je vous écoute.

— Pas ici, répondis-je ; dans l'intérêt des propositions que j'ai à vous faire, il importe que notre entretien ait lieu dans le caveau.

— Dans le caveau ? demanda Jédésias en reculant comme un homme qui se met sur ses gardes : personne n'y est jamais entré que moi, personne n'y entrera.

— Peut-être vous trompez-vous, Jédésias.

— Ah oui, c'est vrai ; il est malheureusement vrai qu'un autre que moi y pénètre, puisqu'on m'y vole.

— Ce que je vais vous dire vous étonnera beaucoup, ô Jédésias ! je connais votre caveau aussi bien et peut-

être mieux que vous. Mais ce n'est encore rien. Vous marcherez de surprise en surprise, à mesure que vous m'écouterez. Allons, prenez votre lanterne et précédez-moi dans la salle souterraine. Vous allumerez la bougie qui est dans le candélabre de bronze, et vous poserez les deux crânes sur la table d'ébène. M'entendez-vous ? partons !

Je prononçai ces paroles lentement, accentuant chaque mot qui devait porter coup. Jédésias était bien pâle naturellement, et cependant je le vis pâlir encore. La surprise et la terreur clouaient sa langue au palais. Il leva sa lanterne à la hauteur de ma tête, et se prit à me considérer avec une angoisse superstitieuse ; on eût dit qu'il voyait en moi une puissance surnaturelle, un génie vengeur à qui les secrets les plus ténébreux n'échappent pas.

— Vous voyez bien, continuai-je, que j'ai une connaissance exacte du sanctuaire de vos richesses ; mais Dieu m'est témoin que je n'ai jamais dérobé la plus légère parcelle de votre or. C'est ce dont vous serez convaincu bientôt. Ne me faites pas attendre davantage. Marchez devant moi, fils d'Abimaël, et ouvrez les trois portes qui conduisent au caveau.

Consterné, subjugué, Jédésias s'avança vers le palier. Par intervalles il retournait la tête, comme pour s'assurer que je ne changeais pas de forme. Evidemment il me prenait pour une incarnation de l'Esprit qui voit au fond des consciences coupables, et dénonce les crimes à la justice éternelle. Mais chaque fois que mes yeux rencontraient son regard effaré, j'étendais le bras impérieusement et lui indiquais le chemin.

Nous arrivâmes ainsi, lui tout tremblant, moi avec l'air de commandement que me donnait le sentiment de notre double situation, dans la salle souterraine. Il alluma le

candélabre, et roula une petite barrique en face de la table d'ébène. Je m'assis sur le banc, et l'invitai du geste à se placer sur sa petite barrique. Il s'assit, croisa ses bras sur sa poitrine et fixa sur moi un regard, où l'inquiétude le disputait au désir de discerner ce qui se préparait au fond de ma pensée. J'interrompis le silence qui avait présidé jusqu'alors à tous nos mouvements :

— Les deux crânes sont là, dans cette colonne ; apportez-les ici.

Jédésias tressaillit, mais se contenant aussitôt :

— De quels crânes voulez-vous parler ? demanda-t-il d'un air qu'il s'efforça de rendre indifférent.

A mon tour je le regardai avec une fixité irrésistible, et répondis d'une voix calme mais ferme :

— Les crânes de Randal et de Noëmi.

Il ne bougea pas ; on eût dit que la mort l'avait frappé instantanément. Une sueur froide se forma sur son front, et descendit à larges gouttes sur ses joues amaigries ; ses paupières s'abaissèrent, ses lèvres s'écartèrent, son corps ploya comme un roseau. Je frappai sur la table, pour lui rappeler l'ordre que je venais de lui donner. Mais, comme le *Caïn* d'Etex, il était plongé dans le désespoir, et sa tête accablée du coup qui venait de s'appesantir sur elle, ne pouvait pas se relever.

— Jédésias, m'entendez-vous ? lui dis-je ; allez prendre les crânes de Randal et de Noëmi.

Il se leva, prit les crânes et me les apporta. Je tirai de ma poche le parchemin sur lequel il avait écrit ses Mémoires, et je mis sous ses yeux un intervalle blanc resté au bas du manuscrit.

— Il y a là de quoi faire un testament olographe, dis-je ; je dicte, écrivez.

D'abord l'avare ne savait pas ce que pouvait être ce parchemin ; mais quand il l'eut regardé avec attention,

quelle ne fut pas sa surprise de reconnaître son écriture ! Loin que cette circonstance le conduisît à soupçonner qu'il pouvait être sujet au somnambulisme, et avoir écrit à son insu des choses qui révélaient son passé, il crut y voir une imitation de sa main; et cette imitation lui parut si parfaite, qu'elle le confirma dans la pensée qu'il était désormais sous l'influence d'un pouvoir trop fort et trop clairvoyant pour qu'il pût le combattre en face ou lui échapper par la ruse. Cependant, au mot de testament, toute son âme se révolta; il secoua énergiquement la tête, comme pour chasser un reste d'hésitation, et répondit résolument : — Non !

— Que vous sert de regimber ? lui dis-je ; vous savez bien que bon gré, malgré, vous en passerez par où je voudrai. Faut-il vous répéter que votre sort est entre mes mains ? Etes-vous accommodant, je dispose de votre fortune seulement après votre mort ; ne m'obéissez-vous pas, je la laisse s'évanouir, et avant deux mois vous êtes plus pauvre, plus malheureux que Job. Prenez donc ce roseau et écrivez.

Jédésias s'inclina, comme si le Dieu fort de ses ancêtres le courbait sous sa verge de fer. Je lui dictai les lignes suivantes :

" Moi,

" Eliphaz, fils d'Abimaël de Worms, connu depuis quarante ans à New York et dans les autres villes des Etats-Unis, sous le nom de Hénoch Jédésias, je reprends ici mon véritable nom et je déclare que mes dernières volontés sont comme suit :

" A Monsieur Benjamin Patrick, né et demeurant à Boston, Beacon street, fils légitime de Jacob Patrick et et de Maria Lucretia Moor, je lègue la somme de—

" Trente-trois millions huit cent mille piastres, or et argent ;

“ De plus une barrique de pierres précieuses et de joyaux de toutes sortes pesant cent livres, et sur les douves de laquelle sont écrits ces mots: *La Reine de Saba ;*

“ Lesquels trésors se trouvent déposés dans le caveau de ma maison, et devront être employés à doter des jeunes gens des deux sexes choisis dans la classe indigente.

“ M. Benjamin Patrick fera ouvrir ma maison, et permettra aux malheureux de s’y abriter.

“ Je désire que mon corps soit enseveli avec le moins de frais et de cérémonie possible.

“ Je révoque tout testament antérieur qui peut avoir été fait par moi, et je déclare que celui-ci est le dernier et le seul.

“ En foi de quoi j’appose ici ma signature et mon sceau, à la date du..........”

Je m’interrompis un instant: comme je savais que la date est l’âme du testament, et que, dès le lendemain, Jédésias pouvait rendre nul celui que je lui dictais, je fis ma réserve.

—Laissez la date en blanc, lui dis-je; quand le moment sera venu, si toutefois votre fin doit précéder la mienne, je vous présenterai ce parchemin. Maintenant, signez.

L’avare signa. Epuisé par ce dernier effort, il laissa tomber le roseau et poussa un long soupir. L’idée ne lui était jamais venue jusque-là qu’il dût se séparer un jour de sa fortune. Il était tellement habitué à vivre avec elle, qu’il oubliait que son tour de mourir viendrait aussi; du moins si l’idée de la mort se présentait quelquefois à sa pensée, il se hâtait de la repousser. Il ressemblait au père de famille qui ne peut pas se résoudre à croire qu’il est exposé à laisser des orphelins, et continue à jouir de

la présence de ses enfants sans songer à l'avenir. De tout temps le mot de testament résonna désagréablement à l'oreille des avares ; quant à Jédésias, il avait des crispations rien qu'à l'entendre Sans moi il fût mort intestat. A qui eût-il laissé sa fortune ? il n'avait point d'enfants, pas de parents, pas un ami. Il méprisait et détestait trop les hommes, pour vouloir qu'après son départ de ce monde, ses trésors fussent consacrés à une œuvre philanthropique. Si la pensée de la mort lui fût venue, il est probable qu'il eût caché ses richesses au fond de la terre, afin de pouvoir s'en aller avec la conviction qu'un autre n'en deviendrait pas le possesseur.

Je repris le manuscrit ; je le posai sur la table, et le tins ouvert à l'aide des deux crânes. Cela fait, je dis à Jédésias :

— Ecoutez-moi, fils d'Abimaël ; écoutez mes paroles avec résignation, et, s'il en est temps encore, réconciliez-vous avec ce Dieu de miséricorde qui n'est jamais insensible au repentir. Vous avez commis des actes bien affreux ! Ne cherchez pas à les nier. Je sais tout, tout. Ici vous devez me considérer comme le juge, qui, interpellant une dernière fois l'accusé, lui fait un résumé de sa vie, et l'exhorte à laver ses crimes avec ses larmes. Vous avez enseveli votre passé dans un profond mystère ; vous espériez que les hommes n'en soulèveraient jamais le voile. Ardent à la poursuite de l'or, toujours préoccupé du gain futur, anticipant sans cesse sur l'avenir et ne rêvant jamais aux choses d'autrefois, vous vous êtes fait une habitude de l'oubli ; vous avez, pour ainsi dire, fait de votre conscience un sépulcre où le souvenir de vos mauvaises actions, enfermé comme un cadavre, s'est dissous avec le temps et réduit en poussière. Vous n'avez conservé de votre vie passée que deux témoignages, ces crânes que voici ; mais ce n'a pas été pour qu'ils vous

parlassent de ce pardon que vous avez si grand besoin de demander à Dieu. Non ; vous les avez conservés précieusement, afin que leur vue renouvelât en vous les féroces sensations de la vengeance.

Vous avez assez joui des bénéfices du silence et de l'oubli : il est temps qu'une voix s'élève, pour faire ressortir à vos propres yeux tout ce que votre existence offre d'odieux, aiguillonner votre conscience, et défendre la cause de cette pauvre nature humaine, que vous avez tant outragée par l'amertume de vos mépris et la dureté de votre cœur. Le simple récit de vos jours écoulés sera votre accusateur le plus terrible ; les faits parlent assez haut d'eux-mêmes, sans que j'aie besoin de les grandir. Je vous ramènerai à Genève qui vit commencer votre carrière ; je vous suivrai pas à pas ; je me transporterai avec vous en Amérique, où votre fortune a grandi au-delà de vos espérances, j'arriverai enfin à votre situation actuelle. Alors, je vous révélerai la circonstance extraordinaire qui me met en possession de tous vos secrets. Vous serez frappé de stupeur quand vous verrez que c'est votre propre main qui vous inflige le châtiment que vous méritez. Je vous dirai où sont les trésors que vous avez perdus ; vous reverrez Rébecca et celles de ses compagnes qui vous ont été ravies avant elle. Mais peut-être ne les reverrez-vous que pour un temps ; car, en vous dévoilant le principe de votre ruine, je ne suis pas sûr que vous pourrez le détruire. Je me suis creusé la tête pour découvrir un remède au mal, mais je n'en ai point trouvé. Il y en aurait bien un ; mais vous ne l'accepterez jamais, à cause de l'invincible défiance qui est inhérente à votre natnre. Cependant votre imagination est sans doute plus ingénieuse que la mienne, et il se peut que vous trouviez un moyen de salut que je n'ai pas su deviner. Sinon, que votre sort s'accomplisse.

CHAPITE IX.

Noëmi. — Dame Orpha.

Je jetai un dernier coup-d'œil sur le manuscrit, pour ressaisir l'ensemble des faits, et je parlai ainsi :

— Les frères Requin étaient les plus riches banquiers de Genève. Parmi leurs nombreux commis se trouvait un jeune homme qu'ils avaient plus particulièrement investi de leur confiance. Il voyageait pour le compte de la maison, et passait annuellement à Marseille. Un jour, comme il causait d'affaires sur le port, une petite fille tendit vers lui sa main suppliante. Cette enfant avait le type juif, et paraissait avoir une douzaine d'années. Vêtue de haillons elle portait, en guise de voile, un lambeau de toile criblé de trous. Mais sous ces guenilles ondoyaient déjà les formes naissantes de la puberté, et les yeux de l'enfant avaient une expression pensive qui n'était pas de son âge. La voluptueuse harmonie de son corps, son regard mélancolique, la délicatesse de sa main et de son pied, attirèrent l'attention du voyageur. Celui-ci se nommait Eliphaz. Il pressa la petite mendiante de questions. Il apprit que sa mère était morte, qu'elle survivait à deux frères et à une sœur. Restée seule, son père, homme brutal et paresseux, l'envoyait demander l'aumône dans les rues. Il lui fixait la somme qu'elle devait ramasser chaque jour. C'était tant les jours ordinaires, tant les jours de fête. Si elle rentrait sans l'avoir complétée, il la battait impitoyablement.

Eliphaz, touché de compassion, fit une aumône généreuse à la petite mendiante. Ne pouvant parler, tant sa joie était vive et mêlée de surprise, elle exprima sa reconnaissance par un sourire qui laissa voir une bouche admirablement garnie, tandis que deux larmes s'échap-

paient de ses yeux. Tout le jour et toute la nuit, l'image de la jeune Israëlite poursuivit Eliphaz. Il avait beau se dire que ce n'était encore qu'une enfant, toujours il voyait marcher devant lui un corps souple et onduleux, toujours il voyait une tête ombragée d'une épaisse chevelure noire se retourner, le regarder et lui sourire.

Eliphaz revit la fillette le lendemain, échangea quelques paroles avec elle, et lui donna la somme exigée par son père. Il la rencontra les jours suivants, paya le tribut imposé, et lui donna quelque argent pour elle-même. Et toujours quand elle s'éloignait, Eliphaz immobile et rêveur la suivait des yeux. Un matin il l'aperçut dans la *Cannebière*, arrêtée devant la boutique d'un joaillier. Elle avait les yeux fixés sur un collier qu'elle semblait convoiter de toute son âme. Eliphaz entra chez le marchand, acheta le bijou, et le passa au cou de la petite mendiante. Les yeux de la jeune Israëlite brillèrent d'un feu extraordinaire, elle se précipita sur la main qui venait de la parer, y colla ses lèvres et la baisa avec ardeur. Eliphaz comprit tout le parti qu'il pouvait tirer d'une reconnaissance si passionnée ; il n'hésita plus à tenter une entreprise que toutes ses largesses avaient eu pour but de préparer.

— Petite, quel est ton nom ? dit-il à la jeune Israëlite.

— Noëmi, répondit-elle avec un doux sourire ; mon nom vous plaît-il ?

— Je le trouve charmant, dit Eliphaz. Parle sans crainte, Noëmi : Aimes-tu beaucoup ton père ?

— Oh ! quelle différence entre vous et lui, répondit Noëmi ; vous êtes si bon, vous.

— Aurais-tu beaucoup de peine à le quitter, ce père qui te traite si durement ? demanda Eliphaz.

— J'en aurais moins si c'était pour rester près de vous, répondit Noëmi.

— Et lui, crois-tu qu'il regretterait ton absence?

— Oh! oui, car alors il aurait la peine de mendier lui-même.

Et comme la petite mendiante détachait son collier, pour le regarder sous toutes ses faces, Eliphaz saisit le moment favorable; il attaqua la belle enfant par le côté faible de son sexe.

— Noëmi, dit-il, écoute-moi bien, moi qui suis ton ami. Si tu veux venir avec moi, je te traiterai comme une sœur, je te ferai faire de jolies robes, je te donnerai des bijoux. Tiens, regarde! tu vois ces belles dames qui viennent vers nous: eh bien! tu seras habillée comme la petite demoiselle qui les accompagne, et même mieux. Et quand tu seras grande, je te prendrai pour ma femme. Que réponds-tu à cela, ma bonne et gentille Noëmi?

L'offre était trop séduisante par elle-même pour que la jeune Israëlite pût y résister. Mais si elle conservait une ombre d'hésitation, elle se décida tout-à fait à l'approche de la petite demoiselle à laquelle Eliphaz venait de faire allusion. Celle-ci s'avança vers eux d'un air hautain, et, comme pour se venger des beaux yeux noirs de Noëmi qui regardait avidement sa riche toilette, sans faire attention à son laid visage, elle ramassa dédaigneusement sa robe, et décrivit un demi-cercle de crainte de salir ses volants aux guenilles de la pauvrette. Noëmi comprit ce mouvement de vanité blessée; elle rougit d'abord, puis elle se dit qu'il ne tenait qu'à elle d'être vêtue comme cette fière demoiselle; elle rejeta sur ses épaules le méchant morceau de toile qui cachait ses cheveux et son cou, et elle lança à celle qui affectait de la mépriser un regard dont il était facile de saisir l'intention. En effet, l'inconnue sentit que les plus belles toilettes du monde ne la rendraient jamais aussi jolie que cette fille en

haillons ; elle rougit à son tour, en détournant la tête d'un air piqué.

Eliphaz ne perdit rien de cette scène muette, et la mettant immédiatement à profit :

— Eh bien ! consens-tu à venir avec moi, dit il à Noëmi ; veux-tu devenir une demoiselle dont les autres ne pourront pas mépriser les habits, et dont toutes envieront la beauté !

— Mon père est si cruel ! répondit Noëmi ; plus je grandis, plus il devient exigeant. Depuis quelque temps il me menace de son couteau. Je vous suivrai partout où vous voudrez.

— Prends garde d'en parler à personne, dit Eliphaz. Viens, je vais te faire voir une felouque sur laquelle je m'embarque ce soir. Sois sur le port à trois heures. Je t'emmènerai chez une dame qui t'habillera comme tu dois l'être. De là je te conduirai sur la felouque. Tu passeras pour ma sœur. Souviens-toi, en me parlant, de dire toujours *mon frère.*

A trois heures Noëmi était sur le port. Elle n'attendit pas longtemps; elle aperçut Eliphaz au milieu de la foule, et, sur un signe qu'il lui fit, elle le suivit. Elle disparut avec lui dans une rue tortueuse, où les passants étaient rares. Il la conduisit chez une modiste, qui les reçut dans une chambre particulière. La marchande ne manifesta pas le moindre étonnement, à la vue des guenilles que portait Noëmi ; elle la reçut avec une gracieuseté parfaite, et se tournant vers Eliphaz :

— Ravissante, dit-elle ; que sera-ce donc quand je l'aurai habillée?

Eliphaz passa dans la pièce voisine. La modiste, entrepreneuse de vêtements de confection, ne fût pas longue à métamorphoser la jeune mendiante. La toilette de Noëmi ne fut qu'un à-peu-près ; mais habituée jus-

que-là à porter des robes qui étaient tantôt horriblement étroites, tantôt outrageusement amples, la naïve enfant trouva que tout lui allait à merveille. Son cœur battait de plaisir, ses joues s'animaient, ses narines se dilataient, ses yeux noyés dans les larmes de l'ambition satisfaite, brillaient comme la flamme reflétée dans l'eau. La psyché dans laquelle ses formes se reproduisaient, fut une révélation pour elle. Pour la première fois elle remarqua que sa taille était svelte, son pied mignon. Elle fut frappée de l'abondante lumière qui s'échappait de sa personne ; elle s'avisa de s'en demander la cause : elle crut comprendre que cela venait de ses cheveux qui miroitaient comme l'aile du corbeau, de ses grands yeux étincelants, de ses dents, qui, pour parler le langage de Salomon, étaient comme des brebis blanches qui sortent du lavoir, et enfin de ses lèvres semblables aux roses humectées de rosée. Il est vrai que les commentaires de la modiste l'aidèrent un peu dans ses découvertes. Elle était encore si enfant que la marchande, qui n'avait pas encore fait ses derniers adieux à la coquetterie, crut pouvoir, sans danger pour elle-même, la trouver jolie.

— Quand j'avais ton âge, ma mignonne, dit-elle en mettant la dernière main à la toilette de Noëmi, j'étais absolument comme toi. Tu as le genre de beauté qui dure ; ce n'est pas commun, tu peux m'en croire. Tiens, regarde-moi : j'ai pourtant mes trente-deux ans (la modiste se rajeunissait seulement de dix ans), cela ne m'empêche pas d'être toujours belle comme à vingt ans.

En parlant ainsi, madame la modiste se campa académiquement, de manière à faire ressortir les avantages de sa poitrine. Noëmi promena un œil d'admiration sur les protubérances pectorales de la marchande. Celle-ci, toute glorieuse de l'effet qu'elle produisait, fit une demi-pirouette, marcha quelques pas d'une marche très-accentuée, et se posant en face de Noémi :

— Eh bien ! qu'en penses-tu, mignonne? dit-elle.

— Vous êtes superbe, répondit Noëmi ; jamais je ne serai belle comme vous.

— Si, si, ça viendra avec le temps, dit la modiste d'un air magnanime. Seulement, je crois que tu ne seras pas aussi grande que moi. Ce serait dommage, parce que, vois-tu, notre genre de beauté demande une taille élevée. Mais n'importe, tu n'en seras pas moins une des filles les plus admirables de ton époque.

Madame la modiste appela Eliphaz. Celui-ci s'attendait à trouver sa protégée considérablement avantagée par un peu de toilette. Cependant, il ne s'était pas fait une idée complète de la transfiguration par laquelle Noëmi venait de passer. Aussi, dès qu'il l'aperçut, il ne put retenir une exclamation de surprise. Elle lui apparut comme la fleur, qui, dépouillant son grossier périanthe, ouvre ses gracieux pétales à la lumière. Il exprima sa satisfaction avec tant d'enthousiasme, que la figure de madame la modiste s'allongea de dépit.

— Allons, pas tant d'éloges, Monsieur, dit-elle ; en exagérant les charmes de cette enfant, qui ne manque pas d'une certaine grâce, vous allez la rendre vaniteuse. La beauté est quelque chose, mais elle est loin d'être tout. Il faut y ajouter, comme moi, les agréments de l'esprit et la sensibilité du cœur ; sans cela, elle n'est rien.

— Vous avez grandement raison, répondit Eliphaz. Ma petite amie a une âme expansive ; quant aux agréments de l'esprit, j'espère qu'avec l'intelligence dont la nature l'a douée, elle saura les acquérir. Moi aussi j'insiste pour qu'elle n'oublie jamais que si la beauté physique est quelque chose par elle-même, elle gagne beaucoup quand elle est accompagnée des bienfaits de l'éducation.

Noëmi baissa timidement les yeux. Mais les restrictions qu'Eliphaz et la modiste apportèrent à leurs louanges, ne l'empêchèrent pas de comprendre instinctivement la puissance de la beauté. Elle entrevit vaguement la part qu'il fallait faire à ses avantages naturels, dans la nouvelle vie qui se préparait pour elle. Elle sentit que si elle eût été laide, elle eût couru grand risque de rester toujours mendiante. Cette réflexion instinctive ne fit que traverser son esprit, et s'évanouit aussitôt; mais elle y laissa un germe qui devait se développer plus tard.

Eliphaz se rendit au port avec Noëmi. Par prudence la jeune fugitive avait abaissé son voile ; on n'apercevait, à travers la gaze verte, que les éclairs de ses yeux, et son père en passant près d'elle ne l'eût pas reconnue. Elle portait sous son bras un coffret dans lequel la modiste avait mis les choses dont elle pourrait avoir besoin pendant le voyage. Au moment où le disque du soleil disparaissait sous l'horizon, une brise favorable commençait à fraîchir. La felouque *La Gracieuse* sortit une des premières. Elle ouvrit ses voiles blanches comme les ailes du goëlan, se pencha et fendit la vague, emportant vers les rivages d'Italie le fils d'Abimaël et celle qui devait exercer une si grande influence sur sa destinée.

Arrivé à Gênes, Eliphaz plaça Noëmi chez une matrone juive, pour qu'elle fût instruite dans la religion de ses pères, et apprît à administrer un ménage. Dès qu'elle touchait du pied le sol de l'Italie, elle ne devait plus passer pour sa sœur; à ceux qui demandèrent à Eliphaz d'où venait cette charmante enfant, il répondit que c'était une orpheline qu'il avait recueillie, et qu'il faisait élever pour qu'un jour elle devînt sa femme.

Dame Orpha, la révérende duègne chargée du soin

délicat de former Noëmi, promit à Eliphaz de lui préparer un vrai bijou. Eliphaz lui traça un programme de sa façon, et dame Orpha, en femme pleine d'expérience et de sagacité, l'assura qu'elle en saisissait parfaitement la portée, et qu'avant un an il pourrait constater les effets de son zèle et de son aptitude à dresser une fiancée

Eliphaz était encore à Gênes, quand il reçut une lettre où les deux banquiers, ses patrons, après lui avoir témoigné l'estime et la confiance qu'il s'était conciliées par sa probité et son entente des affaires, lui proposaient une part dans leur société. Ce qui voulait dire en langage ordinaire : "Vous êtes d'une grande habileté dans l'art de grossir un capital ; or, nous craignons que vous ne nous quittiez, et plutôt que de perdre votre utile concours, nous aimons mieux vous proposer l'insigne honneur d'entrer dans notre compagnie." Mais Eliphaz avait fait son apprentissage ; il avait établi une petite banque pour son compte personnel, et exerçait l'usure d'une main de maître. Il se souciait donc peu de former avec ses patrons un *triumrequinat.* Il leur répondit dans un style prolixe et louangeur qui ne concluait à rien. En même temps il disait à Orpha :

— Je reviendrai dès que vous m'aurez écrit qu'il en est temps ; et quand j'aurai épousé Noëmi, je l'emmènerai à Genève. Je compte sur vous, dame Orpha, pour remplacer sa mère dans cette circonstance solennelle.

—Volontiers, mon bon seigneur, répondit la digne matrone; ne suis-je pas sa mère en quelque sorte dès à présent?

— Oui, oui, reprenait Eliphaz ; c'est à vous que je devrai une fiancée douce comme Rébecca, modeste comme Esther, et bonne ménagère comme la sage Orpha.

— Vous me flattez, mon doux seigneur, disait Orpha en baissant les yeux et en faisant une révérence.

— Non, c'est la vérité, dame Orpha, répondait Eliphaz, et pour prix de votre zèle, je vous emmènerai. Vous continuerez, même après mon mariage, à servir d'amie et de conseillère à Noëmi. Je m'établirai dans ma propre maison, c'est-à-dire dans une maison qui sera mienne avant un an. Grâce à Dieu, elle appartient aujourd'hui à un horloger qui est mon débiteur. J'ai une hypothèque sur la propriété, et le drôle fait tant d'enfants que je ne tarderai pas à l'en expulser. Il ne pourra pas me payer, cela est évident; sa maison payera pour lui.

C'est ainsi, ô Jédésias, que vous préludiez à cette avarice impitoyable qui devait un jour vous absorber tout entier. Vous éprouviez de l'amour pour Noëmi, dites-vous; et cependant ce sentiment qui d'ordinaire humanise les âmes les plus dures, était impuissant à adoucir votre féroce rapacité. Vous fondiez une joie anticipée sur la ruine d'un père de famille, qui avait le malheur d'être votre débiteur. Au moment de connaître les douceurs du mariage, vous l'accusiez ironiquement d'avoir une famille trop nombreuse; et au lieu de le plaindre de ne pouvoir suffire, par son travail, aux besoins de ses enfants, vous lui en faisiez un crime. Et c'est vous, Eliphaz à Genève, Jédésias à New York, avare partout, qui avez cru me persuader qu'il fut un temps où votre cœur, aride aujourd'hui comme une plaine de granit, était une terre généreuse où fleurissait la poésie! De grâce, ne confondons point. Jamais l'inspiration sainte descendit-elle des cieux dans ce défilé glacial qu'on nomme une âme d'avare? Non; voici la vérité sur le fait de ces hymnes qui se changèrent pour vous en pièces d'or, et que vous avez cherché à me présenter comme une œuvre noble et glorieuse de votre jeunesse. Vous étiez allé à Jérusalem où vous appelaient des affaires

de famille. Là, pour vous dédommager avec intérêts de vos frais de voyage, vous délayâtes en longues paraphrases les paroles de *Néhémias*, et encensâtes, par de menteuses, prophéties la vanité des Israëlites. Vous vendîtes bien votre livre ; car l'adulation s'est toujours bien payée, qu'elle s'adresse à de hauts personnages ou à de petites gens. Et c'est ce que vous appelez de la poésie? En vérité, ce mot dans votre bouche me semblerait un blasphême, s'il ne me donnait envie de rire. Mais laissons-là Jédésias ; suivons Eliphaz dans ses projets de fortune et de mariage.

Les années s'étaient écoulées, Noëmi avait grandi. Eliphaz n'avait pas tardé, comme il l'avait annoncé à la révérende Orpha, d'expulser, avec la loi en main, la famille éplorée de l'horloger. Dès qu'il eut fait prise de possession, il écrivit à la duègne :

" Annoncez à Noëmi que la maison nuptiale est prête ; il n'y manque plus que la maîtresse. Dès que j'aurai terminé une autre affaire que j'ai sur les bras, je partirai pour Gênes: vous pouvez m'attendre vers la fin d'octobre."

CHAPITRE X.

Randal et Noëmi.

Tandis qu'Eliphaz rêvait d'avenir avec tant de confiance, la vénérable Orpha de son côté ne négligeait pas ses propres intérêts. Dans ses lettres elle protestait de son dévoûment pour lui, au fond elle le trahissait. Contrairement aux ordres qu'il lui avait donnés, elle menait Noëmi aux promenades fréquentées par les infidèles. Un beau jeune homme, un Anglais aux cheveux blonds et bouclés, s'était insinué dans la confiance de la respectable duègne ; comme l'on dit en langage vulgaire, il lui graissait la patte, pour se créer l'occasion de rencontrer

Noëmi. Dame Orpha, comme si de rien n'était, soufflait à l'oreille de sa belle pupille :

—Comme cet étranger est bien ! ne trouvez-vous pas cela, ma toute bonne ? Quelle tournure distinguée ! Oh ! les beaux cheveux bouclés. Ce doit être un jeune homme de haute maison. Pourquoi baissez-vous les yeux, mamie ?

—Allons-nous-en, répondait Noëmi en rougissant.

—Vous avez raison, mon enfant, disait dame Orpha, il affecte de nous regarder ; laissons la promenade.

Elles s'éloignaient ; mais la duègne trouvait une excuse dans sa corpulence pour marcher lentement. Le bel Anglais les suivait. Quand elles étaient entrées dans une rue solitaire, il hâtait le pas, effleurait en passant le bras de dame Orpha, et glissait une bourse dans sa main ; en même temps il saisissait adroitement le billet qu'elle tenait entre le pouce et l'index. Le lendemain, quel que fût le quartier où Noëmi et la gouvernante dirigeaient leur course, elles étaient sûres de rencontrer le jeune Anglais aux cheveux blonds et bouclés.

—En vérité, ma mie, disait alors dame Orpha d'un air admirablement étonné, je crois que vos yeux, vos grands yeux noirs, agissent malgré vous, et malgré moi, sur cet infidèle, comme ceux d'Esther sur le roi Assuérus.

Les séducteurs font comme les éperviers ; ils tracent des cercles concentriques autour de leur proie, puis tout-à-coup ils l'attaquent. L'Anglais se rapprochait de plus en plus du cœur de Noëmi ; enfin il pensa que le moment de lui adresser la parole était venu. Il s'enhardit d'autant plus, que la perfide duègne lui révéla un secret qu'il était loin de soupçonner.

—Vous vous attachez trop à séduire son cœur par vos regards amoureux, disait-elle dans son dernier billet ; désormais appliquez-vous à exciter sa convoitise, elle est intéressée.

—Intéressée ! s'écria l'Anglais ; oh ! alors la conquête devient beaucoup plus facile.

Et il se prit à se promener en long et en large, méditant son plan d'attaque. Comme il ne manquait pas d'imagination, il ne tarda pas à composer une aventure qui eût l'air d'un simple effet du hasard. Il écrivit à la révérende Orpha pour lui développer son stratagème, et celle-ci s'empressa de seconder une combinaison qu'elle trouva admirable.

Un soir Noëmi revenait, avec sa respectable gardienne, d'une excursion à la campagne. Le cocher du voiturin nasillait une chanson endormante, et semblait se réveiller après chaque couplet, pour exciter la mule qui traînait ces dames. De temps en temps, celles-ci entendaient des chevaux hennir à quelque distance derrière elles. Le voiturier en était à la dernière strophe de sa ballade, lorsque, tirant un couteau de sa poche, il coupe tout doucement un morceau de corde qui avait servi à raccommoder le brancard. Il met la mule au pas, et continue sa chanson. Tout à coup le coche s'affaisse, s'incline du côté d'Orpha ; le voiturier saute à terre, la mule s'arrête. La chose se fait tout doucement, sans la moindre secousse ; il n'y a pas de quoi effrayer un enfant. Dame Orpha n'en jette pas moins des cris terribles, et lance mille imprécations contre leur conducteur. Celui-ci ne s'en émeut guère ; il la regarde du coin de l'œil, et sourit malicieusement.

Dame Orpha n'est pas encore revenue de sa terreur et de sa colère, lorsqu'arrive un équipage tout écumant. Un jeune homme descend d'une élégante calèche attelée de deux chevaux fougueux, et s'informe de l'accident. Le cocher du voiturin ne peut s'empêcher de sourire en répondant que le brancard, qui était déjà en mauvais état, s'est rompu tout-à-fait, et qu'il lui est impossible de

transporter ces dames plus loin. L'inconnu s'approchant d'Orpha :

—C'est un malheur facile à réparer, dit-il : si ces dames veulent me faire l'honneur de monter dans ma voiture, je serai heureux de les conduire à Gênes.

Dame Orpha refusa poliment et d'un air pudibond, mais avec cette intonation particulière qui donne un démenti formel aux paroles. Noëmi insistait pour qu'on raccommodât le voiturin : en allant doucement et avec précaution, disait-elle, on pourrait arriver jusqu'aux portes de la ville ; là on mettrait pied à terre. La craintive duègne se récria, prétendant que ce serait une imprudence impardonnable ; elles étaient bien heureuses que le hasard eût envoyé une personne obligeante à leur secours.

— Puisque monsieur est assez bon, dit-elle, pour nous tirer d'embarras, ne refusons pas ses offres ; autrement nous ne serions pas en ville avant minuit. Je comprends vos scrupules, ma mie ; ils sont naturels chez une jeune fille de votre condition, et vous font le plus grand honneur. Moi-même, je ne voudrais pas que l'on nous vît dans la voiture d'un jeune étranger ; les vieilles pécores qui sont jalouses de la considération dont je jouis, ne manqueraient pas cette occasion de se venger. Mais songez, ma mignonne, qu'il sera nuit quand nous approcherons de la ville. Et d'ailleurs si nous acceptons le service que ce monsieur veut bien nous rendre, c'est à condition qu'il nous permettra de descendre à l'entrée du faubourg, et de faire le reste du chemin à pied.

Le jeune Anglais (l'inconnu n'était autre que le bel Anglais de la promenade) sut trouver d'excellentes raisons pour appuyer l'opinion d'Orpha. Noëmi probablement ne demandait pas mieux qu'on lui fournît un bon prétexte pour rassurer sa conscience ; ce prétexte lui étant offert, elle se résigna.

Orpha et sa pupille s'assirent au fond de la calèche; l'Anglais prit place en face de la révérende. Le cocher ralentit peu à peu la fougue des chevaux, et ils n'allaient plus qu'au pas lorsque le crépuscule commença à s'étendre sur la campagne. Jusque-là dame Orpha avait fait presque tous les frais de la conversation avec l'Anglais, Noëmi s'étant toujours bornée à répondre, en peu de mots, aux questions qui lui étaient adressées. L'entretien ne roula d'abord sur un aucun objet en particulier, on parla un peu de tout. Mais Randal (c'était le nom du jeune Anglais) ayant demandé à Noëmi si elle visitait quelquefois l'intérieur des palais de Gênes, et celle-ci ayant avoué naïvement qu'elle n'y était jamais entrée, ce fut pour le touriste une occasion de parler de la beauté et de l'importance des arts. Il révéla tout un monde d'émotions à Noëmi. Dans l'enthousiasme que lui inspirait son sujet, il oublia un moment le projet de séduction qu'il poursuivait; il s'éleva dans la sphère pure du sentiment et de la pensée, et fut d'autant plus séduisant qu'il songeait moins à l'être. Noëmi vit tout d'un coup l'immense intervalle qui le séparait d'Eliphaz. L'impression produite sur elle n'échappa point à Orpha; elle saisit le moment favorable qu'elle attendait avec patience.

— En vérité, vous poussez trop loin la complaisance, dit-elle à Randal; je vois que d'aller à reculons, cela vous fait mal. Quant à moi, l'une ou l'autre manière m'est indifférente; prenez donc ma place que je regrette de ne vous avoir pas offerte plus tôt.

Randal ne se fit pas prier. Dès qu'il se fut assis à côté de Noëmi, la loquacité de dame Orpha se ralentit, puis s'arrêta tout à fait. Les dernières paroles que prononça la duègne, révélaient une intention que Randal comprit sans peine.

— Comme la lune est belle ce soir, dit-elle, et que la brise de mer est douce ! Rien n'est plus gracieux, selon moi, que ces voiles qui glissent sur le golfe dans tous les sens ; les unes sortent de l'ombre en même temps, et se croisent dans la zône de lumière qui argente les flots ; d'autres filent tout droit vers l'horizon, et n'apparaissent bientôt que comme de petites plumes blanches livrées au caprice du vent. Quel spectacle charmant ! je ne puis me lasser de l'admirer.

Dame Orpha, dans son enthousiasme, tournait le dos à Randal et à Noëmi. Elle resta longtemps plongée dans l'extase de l'admiration ; elle était si absorbée qu'elle ne sentit pas le pied de Noëmi, qui pesait sur le sien pour lui faire apercevoir l'inconvenance de sa distraction. La jeune Israëtite n'y comprenait plus rien ; sa gouvernante ordinairement si sévère sur la tenue, comment se faisait-il qu'elle oubliât les règles de politesse qu'elle avait enseignées avec tant de soin à sa pupille. Quelle idée le jeune étranger allait-il se faire de l'élève, si la maîtresse qui avait été chargée de son éducation était la première à oublier les plus simples convenances?

La pupille d'Orpha se prit à tousser d'une manière significative ; mais voyant que sa gouvernante restait toujours impassible, elle laissa tomber son mouchoir, et, en le ramassant, tira la robe de la duègne. Mais rien ne put arracher la matrone à sa sentimentale rêverie, et force fut à Noëmi de mordre ses lèvres en silence.

Cependant Randal mettait le temps à profit. En homme qui connaissait toutes les ressources de la séduction, il baissa insensiblement la voix jusqu'à ce qu'il fût arrivé à ce degré où les paroles, s'échappant des lèvres à peine entr'ouvertes, semblent sortir du fond de l'âme et pénètrent, chaudes et enivrantes, jusqu'au cœur de celle qui écoute. Noëmi frémit de tous ses membres en sen-

tant l'haleine de Randal effleurer ses cheveux. Un mot qu'il prononça la frappa de terreur et de joie en même temps. Elle ne pensait plus à rappeler Orpha aux règles de la politesse, et si elle y eût pensé, il est probable qu'elle n'en eût pas eu la force. Randal prit une de ses mains qu'elle essaya, mais faiblement, de retirer ; il la pressa contre ses lèvres, et ne l'abandonna pas sans l'avoir auparavant ornée d'un diamant d'une valeur considérable. En ce moment la voiture passait devant un jardin ; la brise frissonna dans le feuillage, et vint tournoyer autour de l'équipage ; Noëmi fut enveloppée dans un tourbillon de parfum. Elle aspira avec délices l'air qui lui apportait une si douce ivresse. Elle leva ses grands yeux noirs humides de volupté, et promena sur la voûte étoilée un regard qui exprimait un bonheur grand comme l'espace qu'il parcourait. Tout à coup elle frissonne, fronce les sourcils, se ramasse sur elle-même, et fixe ses yeux sur un point du ciel. En vain Randal l'interroge ; elle dévore silencieusement le sinistre pressentiment qui s'est glissé dans sa pensée. Noëmi était superstitieuse comme le sont généralement les femmes. Les moïndres phénomènes avaient pour elle une signification ; elle les interprétait selon les caprices de son imagination. Au moment où Randal lui parlait d'amour, une longue traînée de feu avait sillonné l'espace, et s'était éteinte dans un nuage solitaire arrêté un peu au-dessus de la Grande Ourse. Eliphaz s'était présenté instantanément à sa pensée, et elle avait cru voir les lettres qui composent ce nom se dessiner en traits de flammes sur le fond noir du nuage. Ce fut pour elle un présage de malheur. Elle n'en voulut rien dire à Randal, de crainte de l'attrister ou d'être accusée d'enfantillage. Il ne comprenait rien au silence de Noëmi et le mit sur le compte des mouvements capricieux auxquels toutes

les femmes sont plus ou moins sujettes. Son ambition en fut d'autant plus stimulée, et il eut recours aux artifices les plus ingénieux de la parole pour ressaisir le cœur qui lui échappait. Il sut présenter à Noëmi la coupe emmiellée de l'éloquence d'une main si gracieuse, qu'elle y but, en souriant, l'oubli et l'espérance. Randal lui parlait de bonheur d'une voix trop persuasive, pour qu'elle ne crût pas aux joies futures que promettait l'heure présente. Et comme l'idée religieuse se trouvait toujours mêlée à ses sentiments profonds, elle se dit que si Dieu n'avait pas voulu qu'elle donnât son cœur à Randal, il eût empêché le concours de circonstances qui faisait qu'elle était maintenant dans sa voiture, assise à côté de lui. Dans sa naïveté, elle était si loin de soupçonner qu'une femme, qui lui servait de mère, et un jeune homme dont les paroles portaient le cachet d'une affection sincère, pouvaient s'entendre en secret pour préparer sa perte !

La calèche étant enfin arrivée à la porte de la ville, Randal se sépara de ces dames ; mais auparavant il obtint d'Orpha la permission d'aller s'informer quelquefois de leur santé. Il ne se fit pas attendre ; dès le lendemain il se présentait chez elles. Au milieu de l'entretien Orpha sut trouver un prétexte pour s'absenter quelques instants. Au moment de rentrer, elle toussa légèrement pour donner à Noëmi le temps de composer son maintien. Celle-ci, avertie de l'approche de sa gouvernante, se hâta de cacher le collier à triple rangée de perles que Randal venait de lui offrir.

Certes, la conscience de Noëmi n'était pas tranquille ; elle entrevoyait le vilain côté de son rôle. Elle se demandait si d'aimer un autre qu'Eliphaz, ce n'était pas abuser de la confiance de son bienfaiteur et se rendre coupable d'ingratitude. Elle exprima ses scrupules à sa

gouvernante, et n'hésita pas à lui avouer que dans sa pensée elle avait tort de recevoir les visites de Randal. Dame Orpha trouva toutes sortes d'arguments pour justifier Noëmi à ses propres yeux. Ses sophismes empruntaient une grande force des promesses que Randal prodiguait à la jeune Israëlite. Pour Randal les serments n'étaient que de vaines formules ; il ne les considérait que comme des moyens pour parvenir au but qu'il se proposait. Familiarisé, par la lectnre des annales de la diplomatie, avec les mensonges et les perfidies de la politique, il préludait, en jouant d'odieuses comédies dans le cercle de la vie privée, à la carrière d'homme d'Etat où il se flattait de dépasser un jour ses plus habiles prédécesseurs. Comme on prête aisément ses vices aux autres, il avait fini par croire que les paroles et les actes apparents de chacun sont un masque sous lequel on cache une arrière-pensée. Dans Orpha il voyait une intrigante, qui, sous prétexte d'assurer un mariage avantagenx à sa pupille, visait à un intérêt personnel, et dans Noëmi une rusée sainte-nitouche dont les beaux yeux, maniés avec art, devaient tenir lieu de dot à leur maîtresse, et lui attraper un mari à son goût et selon ses vues de fortune. La duègne et son élève n'étaient donc, à ce point de vue, que deux ennemies qu'il s'agissait de vaincre, ou plutôt deux joueuses adroites qu'il fallait tromper par un de ces tours frauduleux qu'il avait appris à l'école du machiavélisme.

Noëmi aimait Randal ; mais jusque-là son affection ne s'élevait pas à cette abnégation entière de soi-même, à cet oubli sublime des intérêts matériels, qui est la plus haute expression de l'amour. Elle tenait encore trop à la terre, pour ne pas chercher à concilier la question pécuniaire de son avenir avec les préférences de son cœur. Elle savait qu'elle devait tout à Eliphaz, et elle se

disait que si, violant les lois de la reconnaissance, elle abandonnait celui qui l'avait fait élever pour qu'elle devînt son épouse, au moins devait-elle faire un choix qui la mît à l'abri de la misère d'où elle avait été tirée.

Cependant, égarée par les sophismes de la gouvernante, enivrée par les paroles passionnées de Randal, sollicitée sans cesse par des présents accompagnés de promesses de mariage, il y avait grand danger pour Noëmi à marcher plus longtemps dans la voie où l'astuce de sa directrice, les désirs impatients de son amant et sa propre faiblesse l'avaient entraînée.

Le retour inopiné d'Eliphaz vint couper court à toutes ces trahisons. Orpha et Noëmi, qui ne l'attendaient que vers l'automne, furent atterrées de sa présence, et s'il ne s'aperçut pas de leur embarras, c'est qu'il attribua naturellement leur émotion à la surprise qu'il leur faisait. La duègne qui n'était pas femme à perdre longtemps la tête, exploita l'erreur d'Eliphaz avec grand profit pour son propre compte et à l'honneur de sa pupille. Prenant ensuite Noëmi à part, elle lui confia le plan de campagne qu'elle venait d'improviser, pour échapper aux périls dont elles allaient être entourées. Sa tactique consistait à rompre net et hardiment avec Randal, à ne pas plus s'inquiéter de lui que si elles ne l'eussent jamais connu. Ce projet ne sourit pas à Noëmi ; il blessait son cœur et effrayait son imagination. La douleur qu'elle éprouvait à la pensée de renoncer pour toujours à un homme qu'elle avait épousé en espérance, lui fit sentir que son amour pour lui était plus profond qu'elle ne l'aurait cru elle-même.

—Que lui répondrai-je, disait-elle à Orpha, s'il vient me reprocher mes serments, me rappeler tous ces gages de son attachement que j'ai acceptés et par lesquels je me suis liée ? Que va-t-il penser de moi ? Pourra-t-il

croire que je renonce à lui sérieusement? Non, il devinera que si je détourne les yeux quand je le rencontre, si je refuse un rendez-vous, c'est par crainte d'Eliphaz; alors, il voudra me voir à tout prix, il dédaignera les conseils de la prudence, et viendra me trouver jusqu'ici. Quels terribles malheurs ne serions-nous pas exposées à voir, si Eliphaz se trouvait face à face avec lui!

—Je vous dis, ma mignonne, qu'il y a moyen de lui faire croire que vous ne voulez plus entendre parler de lui, ni le voir, répliquait Orpha; nous n'avons qu'à passer tout droit, quand le hasard l'amènera sur notre chemin, sans faire la moindre attention à lui.

—Il concevra une bien triste opinion de moi, reprenait Noëmi; il m'accusera de l'avoir accueilli jusque-là avec un visage souriant, afin de profiter de sa libéralité, et il me méprisera. Je ne vous dissimulerai pas, chère mère, que cette idée me tue. Si je ne dois plus le voir, il faut lui rendre tout ce qu'il nous a donné; c'est le seul moyen d'atténuer un peu ce que notre brusque changement aurait d'odieux. Aussi bien, ma conscience commence à se révolter; elle me reproche avec raison d'avoir écouté la voix du lucre. Je ne tiens aux dons de Randal que parce qu'ils me viennent de lui; mais si la nécessité me force à lui manquer de parole, je veux lui prouver au moins que je puis m'élever au-dessus des tentations de l'intérêt. Il comprendra que loin de le trahir, je ne fais que courber la tête devant les lois de la reconnaissance; il me plaindra d'être condamnée à lier mon sort à celui d'un homme que j'aime comme un bienfaiteur, mais que je ne prendrais pas pour mari si mon choix était libre.

—On ne reprend pas ce que l'on a donné, objectait la duègne, à moins de consentir à s'entendre accuser de petitesse. Milord ne s'abaissera jamais à accepter le renvoi de ses cadeaux.

—Soit, reprenait Noëmi, je comprends cela ; mais alors de quel œil nous verra-t-il ? ne nous prendra-t-il pas pour des comédiennes qui ont voulu s'amuser à ses dépens ? Il a de l'orgueil, il voudra se venger ; peut-être nous dénoncera-t-il à la colère d'Eliphaz.

—Que vous connaissez peu les hommes, ma chère enfant, disait Orpha en souriant ; vous convenez qu'il est orgueilleux, et vous vous imaginez qu'il avouera sa défaite ! Il s'en gardera bien ; il rongera son frein en silence, trop heureux que personne ne soit mis dans la confidence de son insuccès. Il se dira que notre intérêt est aussi de nous taire, et son tact naturel, à défaut de réflexion, lui dira qu'il y a là pour son amour-propre une garantie qu'il ne faut pas compromettre. Il nous perdra bientôt de vue, soit qu'il poursuive son voyage en Italie, soit qu'Eliphaz nous emmène tout de suite à Genève. Dès qu'il n'aura plus l'occasion de nous rencontrer, il se consolera par cette considération que vous avez fait valoir vous-même avec tant de justesse, à savoir que vous êtes enchaînée, par les devoirs de la reconnaissance, à la destinée de celui qui vous a arrachée aux souffrances et aux dangers de la misère, dans la pensée de faire de vous sa femme.

—Vous voyez les choses mieux que moi, dit Noëmi en se résignant ; vous apportez les lumières de l'expérience l'a où je n'ai, pour me guider, que les impulsions de mon cœur. Je vous obéis, mais à une condition. Je ne puis me résoudre à la pensée que Randal croie que je recevais, par cupidité, les présents qu'il m'a faits avec tant de générosité. Je veux lui écrire. Je lui ferai comprendre les exigences invincibles de ma position. Peut-être aura-t-il encore le droit de m'accuser d'avoir été légère ; mais au moins il ne pourra pas, sans injustice, me reprocher d'avoir une âme vénale. Il m'en voudra, à coup

sûr ; je ne l'aurai que trop mérité, mais il ne me méprisera pas. Plutôt que de perdre son estime, j'aimerais mieux consulter mon désespoir, me montrer ingrate envers Eliphaz, fuir avec celui que j'aime, et, s'il ne veut pas de moi pour sa femme, comme vous me le répétez sans cesse depuis le retour d'Eliphaz, me faire sa servante.

—Puisque ma chère enfant le veut absolument, répondit la duègne, je porterai la lettre à Randal et lui remettrai les bijoux.

Orpha ne remit ni la lettre ni les bijoux ; les bijoux, elles les garda pour elle ; et quant à la lettre, elle la brûla. Elle se chargea de faire comprendre à Randal, sans ouvrir la bouche, que les choses étaient désormais changées pour lui. En effet, la première fois qu'elle le rencontra, elle revêtit une expression superbement imposante. Il en demeura stupéfait. Puis il eut une forte envie de rire, en voyant les efforts que faisait la révérende duègne, poûr changer sa figure ordinairement souriante et de bonne composition en face de Gorgone. Il s'approcha d'elle d'un air dégagé, pour lui demander le secret de cette transformation ; mais Orpha lui jeta un regard de reine, et traversa la rue sans daigner lui répondre. Le jeune Anglais pâlit at fronça légèrement les sourcils. Habitué en homme du monde à comprimer ses émotions, il refoula immédiatement la colère qui venait de bondir dans son sein, et jetant un coup-d'œil rapide autour de lui, pour s'assurer que personne n'avait remarqué l'affront qui venait de lui être fait, il poursuivit sa promenade en méditant sur l'incident prodigieux auquel il s'était heurté. Comme il finissait toujours par interpréter les choses d'une manière qui satisfaisait son amour-propre, il se persuada, après dix minutes de réflexion, qu'Orpha l'ayant rencontré dans une rue où pas-

sait beaucoup de monde, avait craint, si elle s'arrêtait pour lui parler, de laisser croire qu'elle s'était attiré ses hommages, bien qu'elle fût d'une maturité quelque peu avancée. Il sut gré à la vénérable duègne de sa généreuse intention ; mais dans cette peur même qu'il lui supposait il voyait une prétention si burlesque, qu'il partit d'un grand éclat de rire. Sa gaîté ne devait pas être de longue durée. A peine entrait-il dans la rue *Balbi*, qu'il aperçut Noëmi au bras d'un inconnu ; elle passa comme si elle ne l'avait pas vu. Cette circonstance coïncidant avec l'accueil étrange que lui avait fait Orpha, lui parut d'abord de mauvais augure. Mais toujours prêt à admettre les illusions les plus propres à fermer les blessures faites à son orgueil, il ne tarda pas à voir dans cette réserve de Noëmi une mesure de prudence qu'il ne pouvait s'empêcher de louer. " Quant à l'inconnu qui l'accompagne, se dit-il avec confiance, et que je crois être ce protecteur mystérieux auquel je lui ai entendu faire allusion plusieurs fois, il ne doit pas m'inquiéter ; car, en bonne conscience, avec sa mine de marchand au détail, il serait par trop plaisant qu'il eût l'ambition de me disputer ma conquête."

Cependant cette manière d'interpréter la réserve de Noëmi, ne lui suffit pas ; il voulut se donner le plaisir de la voir confirmée par un regard et un sourire. Il suivit Noëmi. Elle entra dans un magasin, où Eliphaz fit étaler devant elle les divers objets qui composent une corbeille de noces. Les fiancés passèrent plus d'une heure à remuer des marchandises, ce qui ne laissa pas de mettre la patience de Randal à une rude épreuve. Ils sortirent, enfin, suivis de plusieurs commis chargés de boîtes, de cartons, de rouleaux, etc. Las d'attendre, le jeune Anglais s'était demandé plusieurs fois avec un certain dépit quel genre d'achat pouvait retenir Noëmi

si longtemps dans le magasin, et au moment même où elle allait en sortir, il leva les yeux et lut au-dessus de la porte d'entrée : *Trousseaux de Mariage et Layettes.*

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? se demanda-t-il avec un sourire d'ironie forcé. Il n'eut pas le temps de se faire la réponse, il la reçut d'une autre bouche que la sienne. Dès qu'il vit venir Noëmi, il ne pensa plus qu'à attirer son attention. Mais déjà dans le magasin Noëmi l'avait aperçu ; quand il passait et repassait devant la porte, son image se reproduisait dans une glace placée au fond de la pièce. Elle devina son intention. Si elle n'eût consulté que son cœur, elle eût échangé un regard avec Randal ; mais elle recueillit tout son courage, et résolut d'accomplir un dernier effort. Elle sortit en baissant les yeux, et quoiqu'elle sentît le coude de Randal effleurer le sien, elle ne les releva point. Le jeune lord mordit ses lèvres de dépit, et revint sur ses pas. Les paroles qui frappèrent ses oreilles, achevèrent de dissiper ses doutes.

— Ce monsieur Eliphaz est un heureux mortel, dit un des commis à son compagnon : depuis dix ans que je suis employé chez maître Salomon Wirth, je n'ai pas vu de plus belle fiancée.

— Tu as raison, répondit l'autre ; quels yeux ! la jolie petite main ! et cette taille élancée et souple ! oui, ma foi, cet Eliphaz est un heureux mortel.

Randal s'arrêta. Les paroles qu'il venait d'entendre l'avaient jeté dans un trouble inexprimable. S'il n'eût réprimé le premier élan de sa colère, il se fut placé brusquement entre Eliphaz et Noëmi, et eût accablé celle-ci des reproches les plus amers. Mais il maîtrisa le vertige qui allait le précipiter dans le scandale.

— J'allais tout gâter, dit-il en s'éloignant d'un pas chancelant ; je m'ôtais tout espoir, et compromettais ma

vengeance. Honneur à toi, Randal, tu as su dompter ton imprudente colère ! tu t'es rappelé que quiconque aspire à jouer un rôle en diplomatie, doit d'abord s'appliquer à réprimer le premier mouvement. Maintenant reprends ton sourire accoutumé, ta démarche composée et dégagée à la fois, ton regard placide, et ce langage délié dont les ondulations gracieuses dérobent à l'ennemi le fond réel de ta pensée. Mais que ce mot — *Vengeance* — s'inscrive en caractères ineffaçables dans ton souvenir, et ne le perds jamais de vue.

(*A continuer.*)

HON. PAUL E. THÉARD.

M. le juge Paul E. Théard, aux funérailles duquel nous assistions le 28 août, était membre de l'Athénée. Notre société regrette en lui un collègue toujours prêt à faire, pour le maintien de la langue française parmi nous, tout ce qui était en son pouvoir. A une époque où l'on voyait déjà poindre la maladie à laquelle il devait succomber, il nous disait : "Si je n'assiste pas à toutes vos séances, ne croyez pas que ce soit par indifférence ; non, non, j'ai toujours été, je suis et serai, jusqu'à mon dernier jour, de tout cœur avec vous." Peu de temps avant sa fin, rencontrant l'un de nous, il lui dit : "Vous le voyez, je ne suis plus que l'ombre de moi-même ; bientôt je ne sortirai plus de chez moi que pour aller vous savez où.. là-bas, rue St. Louis. Mais jusque-là, croyez-le bien, je serai toujours par la pensée dans vos rangs, quand vous vous réunirez pour travailler aux intérêts de la langue française."

Honneur à lui ! il avait le culte des traditions du foyer domestique, et il considérait comme un devoir de ne pas oublier l'idiome de ses ancêtres.

MISCELLANÉES.

Elevage de Pyrophores.— M. J.-B. Pichel, de Prague, est arrivé à obtenir sur des brins de canne à sucre et en les nourrissant de raisins, de figues et de biscuits sucrés, des sujets de *Pyrophorus noctilucus.* C'est un coléoptère de 30 à 50 millimètres de long, remarquable par la lumière intense qu'il dégage de son thorax et fortement apprécié pour cette qualité par les femmes du Mexique qui s'en parent. Les grandes dames de New York paient volontiers ces petites bêtes vivantes à raison de 10 à 20 dollars la pièce aux matelots qui les apportent de Cienfuegos ou de Vera Cruz, où elles sont l'objet d'un véritable commerce sous la dénomination de *Cucuyos.* En 1766, un certain nombre de Pyrophores avaient été emportés par hasard à Paris, dans un morceau de vieux bois, et s'étaient envolés au milieu de la nuit, causant une vive émotion dans le faubourg St. Antoine ; le fait est consigné dans les mémoires de l'Académie des Sciences de 1766.

L'activité du Pyrophore commence au coucher du soleil ; pendant trois heures de suite, il luit avec une intensité telle qu'on peut lire à la lumière qu'il dégage ; puis il se met à manger, et alors la lumière, qui d'ailleurs est réglée à volonté par l'animal, devient plus faible.

L'élevage du *Cucvyo* se vulgariserait certainement bien vite dans le monde des amateurs. Une illumination de *Cucuyos* serait dans nos salons une nouveauté aussi charmante qu'imprévue.

Enfin, si nos belles prennent goût aux Pyrophores dans la même mesure que les Américaines, l'élevage de ces heureux coléoptères va devenir une véritable industrie.

J. VILBOUCHEVITCH.

L'auteur de l'article ci-dessus ne nous dit pas si les Mexicaines et les *grandes dames* de New-York, pour se parer des Pyrophores, les fixent dans leurs cheveux et à leur corsage en les transperçant d'abord d'une longue épingle ; ce qui est pro-

bable, et ce que nous avons vu faire ici avec des mouches à feu. Que dira l'Indou en lisant la communication de M. Vilbouchevitch, ce bon Indou qui a un si pieux respect pour tout ce qui vit ? que pensera-t-il de ces signoras du Mexique et de ces ladies américaines, qui, pour rehausser leur beauté, font luire l'agonie d'un insecte inoffensif pendant toute la durée d'un bal ? Naïf Indou, l'homme de l'occident rira de ta sensibilité, il l'appellera sensiblerie. De ton côté, il est vrai, tu prendras en profonde pitié ceux qui te raillent, et tu les considéreras d'une race inférieure à la tienne. Qui peut nous prouver que tu n'a pas raison ?

PUBLICATIONS REÇUES.

Americana. Bulletin du Bouquiniste américain et colonial. 9e série, No. 1.—E. Dufossé, 27 rue Guénégaud, Paris.

Courrier de France, New York. Editeurs L. Dermigny & Cie.

Annual Supplement to the Catalogue of the Library of Parliament. Ottowa.

L'Observateur Louisianais. Numéro 8.

Asociacion rural del Uruguay. Junio 30 de 1892.

Bibliotheca Lusitana. Portugal. Catalog 95.

Karl W. Hiersemann. Leipzig. Catalog 104. Spanien.

Mélusine. Recueil de Mythologie, littérature populaire, traditions et usages, dirigé par Henri Gaidoz. Juillet-Août 1892.

Livraison 6ème. 4e SÉRIE. Tome 3.

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er NOVEMBRE 1892.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme C. CIOR,** 94 rue Royale.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1892.